

Nadine Mok !

par Achour OUAMARA , écrivain

Certains s'appellent Mohammed, d'autres Mohamlet, faut se gêner ! Mon prénom, une fois élagué de toutes ses consonnes coupables, s'est transformé en Made. Un sobriquet du chantier. Prononcez en British. Un sacrifice à l'élasticité culturelle.

Je suis né, chié c'est le mot juste, à Zenzila, d'un père paysan de son état, divorcé depuis avec la terre. Il s'est converti dans l'ovin, une activité lucrative en ces temps où les béliers d'Abraham s'offrent en dot. Aujourd'hui, on se dispute au souk le picotin d'avoine pour relever la soupe des humains. C'est pour dire qu'on n'est pas une *famillionnaire*.

La France m'accueillit en Moïse déshydraté dès que mon menton s'est hérissez de quelque poils. Douce France, pays si beau aux bords si rances. C'est peu dire d'avoir fait trop longtemps le portefait sans que mon portefeuille en ressente les bienfaits. Rien su mettre de côté, à part ma chéchia fripée. M'enfin ! je refuse de contempler mon malheur, juste un peu de *dégoûtage*, faut pas non plus *dramatiser*, j'ai une sainte horreur du sérieux pesant propre aux adopteurs d'immigrés qui hurlent à hue et à dia pour le bien des pauvres-petits-immigrés-égarés-dans-l'entre-deux, tous ces sous-fifres des édiles qui veulent en imposer avec leur bac plus quatre, à croire qu'ils sont nés dans la poudre d'or.

Je loge, il est vrai, dans un quartier où les sonnettes ont le cul abusé, à côté d'un commissariat qui fait le hérisson, noyé dans une mare humaine, farouches caïmans attendant la bonne occase pour lui nettoyer le museau. Le quartier chaud, quoi ! Pour se protéger contre la pluie des frigos, il est impératif de slalomer tête basse sous les arbres chauves casqués de sacs Tati.

On y déménage avec la virilité des dockers. Madame Sanchez en a fait les frais. Un frigo fabriqué en Yougo jeté du treizième l'a refroidie sur la balustrade de son balcon.

On accède chez soi en Ulysse, atterrissage en nage. La traversée s'éprouve, n'est-ce pas, à la Turquie voilée, à l'Asie muette, au Maghreb braillard, à l'Afrique au djembé. Malgré mes artères plus vieilles que mon âge, j'ai dû me mettre au Bambara, au Soninké, au Turc, au Kurde, au laotien, au fulfulé, et tout ce galimatias de langues dites barbares. Comme le sonne souvent du cul l'adipeux Jean-Marie, dans un rire chevalin qui secoue son cou couenneux : «Y a trop d'étrangers dans le monde !». Je lui ai conseillé d'émigrer vers Jupiter pour qu'il exerce son œil au *beur noir*... avec son *maigrelet* roquet ! Nadine Mok !

Quand on sort de son HLM, *hachakoum*, il est d'usage et bon d'écraser le cafard campé au pied de sa porte et fuir par les escaliers en sautant les marches par trois. On divise ainsi drastiquement le risque de buter sur un étron ou choper la fièvre aphteuse. Je soupçonne Smaïl ben Ibrahim d'y occire gras le mouton de l'Aïd. C'est une chance que les Chinois n'y résident pas, ils mangent les chiens en ragoût. Encore que moi, les virus ça me connaît, en sus des fractures. Le toubib, Monsieur Cosinus, n'en revient pas quand je lui ramène ma graisse sentant le chlore à mille coudées. Et alors ? Lui, le cachalot, il pue comme cent boucs avec son odeur de naphtaline, et ses cheveux en broussaille à faire brouter toute une bergerie. C'est suspect d'être malade aux yeux de Cosinus. Tout est feinte pour lui, quand il ne vous diagnostique pas un excès de baklaouas. Foutre la pension, quitte à marcher en crabe le restant de ma vie. Ils veulent quoi, *Dine Rabb* ? qu'on fasse l'âne-alpha-bête qui peine à japper

pour plaire à son maître ? Et cet air mielleux quant il vous tape sur l'épaule avec ses pinces gantées : «au revoir Mokhamed», en se caressant la demi-oreille, l'autre, *ouallahqu'il l'alaisséedansledjebelBouzegza. Chahh !! Halouf !!*

Et puis, y a pas la sécurité, oh ! combien on la connaît la sécurité dans les chantiers ! Mon dos de sherpa s'est transformé en compote. Mon ami Moussa y a perdu son index droit qui témoigne de Dieu. Maintenant il le fait avec le majeur rongé par un panaris, ô blasphème ! Il nous reste, *hamdoullah*, la sécurité sociale. Là aussi, l'agent qui vous reçoit, une espèce de gallinacé goitré jusqu'au nombril, est si fatigué, si harassé qu'en bifteck on ne le retournerait pas sans le piquer. Faut y déballer son identité, récits-pissé, épeler sa progéniture, et patati patata, bref les papiers de la même farine. *Obligatoire !* Votre sort, il s'en inquiète comme de l'an quarante. Je feins l'ignorance, je me diminue pour le grandir. Surtout que ma progéniture s'est cassée, pourtant conçue volontairement prolifique à dessein de repeupler la France qui se plaint de vieillir. Je vis seul. Dans l'abstinence d'un cénobite. Et pas épousantable. Ne pleurez pas ! Je vous en prie ! Non, je ne suis pas du genre à souper du *Mektoub*, ni à pisser du chagrin. Et quand je suis pris de cette mélancolie *post coitum*, je me rends à Tizi-Nif (ne dites pas bled, s'il vous plaît !), non pour ramener une nubile (mauvaises langues !) mais pour me ressourcer, comme disent les savantasses pasteurs d'immigrés, à croire que je suis complètement tari. Le voyage est à chaque fois une épreuve. Les hôtesses de l'air vous accueillent comme des prisonniers en mutation. Ne demandez pas à sustenter quoi que ce soit, c'est de la provocation. A l'arrivée, chez nous (?), à *l'aéroporc*, ne souffrez surtout pas d'incontinence, ou alors il faut se résoudre à marcher dans la soue en frais circoncis devant un factotum qui baille aux corneilles. Au secours, Javel ! Quant au *chemin d'enfer*, il arrive toujours à quai à l'heure pile, avec vingt-quatre heures de retard. Autant aller à Honolulu. Depuis que mon coccyx s'est déverrouillé et mes jarrets de biquette congestionnés à rendre des sons de laiton, j'ai interdit à mes pieds d'y retourner. Je me sens, ici comme là-bas, kif-kif bourricot, dans la peau d'un déplacé, comme une tranche de lard dans un plat saoudien. De toute façon, j'ai perdu l'adresse de Zenzila, autant naître à Issy-les-Moulineaux.

En attendant, je ronge mon frein, avant de suivre. mon ami Aïssa qui, en panne de souffle, nous a quittés

à un semestre de la retraite. Paix à son âme. Le carré de cimetière musulman étant saturé — c'est la queue ces derniers temps — nous avions cotisé pour son «par-dessus de sapin». Il fallut payer mordicus pour faire son dossier *post mortem*. Le cercueil nous a valu six Cézanne (90 euros, quoi ? ça vous étonne que je parle euro ?), le toilettage 25 euros, 30 euros pour 10 jours de consigne à l'aéroport. Gare à la méprise, car les bières s'y entremêlent et s'y égarent au point que, suite à l'inversion des *colis* mal numérotés, un cousin de Tablat a réceptionné le cercueil de Mehmet le Turc en guise de la dépouille de son fils Mahmoud. Quant aux frais de transports du cercueil, 15 euros le kilo, c'est pas cher payé pour le menu corps de Aïssa, à peine 55 kilos et demi. Heureusement, il n'y avait pas d'excédent, vu le poids autorisé à 60 kilos, ça aurait grevé ses maigres économies laissées pour sa vieille octogénaire.

Depuis la disparition de cet ami avec qui j'ai brisé le pain plus d'une fois, j'applique l'adage «vis ta vie comme si la vie était éternelle, et pour l'au-delà comme si tu mourrais demain». Pour l'au-delà, j'y travaille Docteur, bien que la mosquée soit si exiguë que les priants, en baraquant, se lèchent du nez le derrière à chaque génuflexion. Après tout, la porte du Seigneur est étroite, faut s'y entraîner à suer de la nuque. Si d'aucuns mangent de l'imam aujourd'hui, moi je dis qu'il faut que l'imam mange, quoiqu'il m'agace parfois quand il maudit le venin qui gangrènerait l'univers entier, craché paraît-il par ceux qui voudraient, ciel !, éteindre la lumière d'Allah (je croyais qu'Allah s'y connaissait en électricité pour avoir le premier inventé la lumière d'un mouvement de paupière). Comme si Allah était sourd, l'imam en rajoute dans sa psalmodie avec ses inflexions de voix à friser le ridicule. Sa voix passe du grave bovin arraché péniblement, au flûté caprin allongé jusqu'à lui couper le souffle. Bientôt, il nous la fera en rock and roll. Allah n'en mène pas large, il devrait se recycler en la matière. Qu'il pardonne ma foi rieuse. Quant à la vie, seuls me siégent l'optimisme triste et le pessimisme gai. On m'a exclavagé, et je ne m'en laisse pas conter. Mes regrets ? Ils ressemblent à ceux de ce chacal de la légende qui, incrédule, éclata en sanglots quand on lui annonça son tour inespéré de garder le troupeau. Habitué à vivre dans les fers, j'attends que ça claque, et *salam ouâlikoum*. Rendez-vous au Ciel auquel je prépare aussi des pièces religieusement validées. Je tirerai enfin la chasse. Un bouquet de rires sur ma tombe me suffirait. Assez ! *Barakat* ! ■